



ART&FACTS

Patrick ANIDJAR

Journaliste indépendant, analyste et communicant

Petit précis individuel de résistance en temps troublés

Il y a des saisons où l'air lui-même semble s'épaissir. On ne saurait dire quand exactement cela a commencé, mais chacun le perçoit à son niveau : quelque chose s'est dérégulé dans notre mécanique commune. A cet égard, les tensions qui traversent la France, notamment à l'approche de l'élection présidentielle, illustrent bien ce dérèglement et exacerbent ce que l'on observe depuis plusieurs années : la montée des extrêmes, le retour décomplexé de la haine des juifs, la propagation d'une forme de déraison collective qui n'épargne ni les plateaux de télévision ni les dîners de famille et qui sévit tant dans les cortèges de certaines manifestations, les réunions politiques que les événements culturels. On pourrait dresser la liste clinique de ces maux qui rongent le corps social comme autant de lettres d'un même alphabet funeste : dépression, déraison, désinformation, désertification (intellectuelle), déshérence (idéologique), déstabilisation (sociétale). Six mots en dé-, comme autant de défaites à venir. Et si ce constat en forme de diagnostic n'est pas une fatalité, il appelle un traitement qui ne relève pas de la pharmacopée mais plutôt de l'exercice quotidien d'une vigilance salvatrice.

C'est à cet exercice auquel ce précis aspire modestement contribuer.

Se révolter



Le premier réflexe ou la première tentation face au vacarme ambiant, fait de mots creux et de slogans qui heurtent, serait le repli sur soi : baisser les bras, s'isoler de la rue, couper les notifications de nos smartphones, tablettes et ordinateurs, pour finir par se convaincre que rien de ce qu'on pourrait dire ou faire ne pèsera face à la machine qui s'emballe. C'est cette grande lassitude qui nous submerge lorsqu'on assiste à la pitoyable gesticulation d'un président lilliputien en fin de règne, mû par sa seule hargne, éructant son ignorance crasse à la tribune des Nations unies. Cette sensation diffuse porte un nom : la dépression démocratique, une forme de résignation qui nous met à terre lorsque nous faisons face à certains comportements et que nous réalisons que que les mots raisonnables ne servent plus à rien et que l'Histoire avance sans nous consulter. Albert Camus, dans L'Homme Révolté, avait déjà identifié ce péril lorsqu'il opposait, au lendemain de la guerre, la révolte comme sursaut de dignité face au nihilisme plus confortable.

Résister à cette forme de dépression, serait donc de réussir à ne pas nier la gravité du moment et surtout refuser que cette gravité ne se transforme en anesthésie générale. Václav Havel, dans ses années de dissidence, avait forgé une formule devenue presque un adage : vivre dans la vérité, même quand le mensonge empoisonne tout notre environnement, constitue en soi déjà un acte de résistance.

Concrètement, cela suppose de s'imposer au quotidien quelques petites habitudes : reprendre possession de sa parole dans son cercle proche plutôt que de continuer de la déléguer aux algorithmes, s'engager dans une association, une école, un conseil de quartier, autrement dit sortir de la chambre d'écho des réseaux sociaux en refusant que le découragement devienne une politique par défaut et renouer avec l'espoir d'un monde meilleur. Sans pour autant faire preuve de naïveté.

Ralentir

La déraison contemporaine ne se nourrit pas seulement d'ignorance mais aussi de vitesse. Nous le constatons avec le même exemple du tout petit président qui, à la tribune des Nations unies, se détache de son texte, change de braquet et démultiplie sa rage contre Israël. De fait, le complotisme, l'emballement émotionnel, la polarisation instantanée prospèrent sur l'accélération du temps de la réflexion. On l'a vu, plus près de nous, lors des émeutes urbaines de l'été 2023 : une rumeur non vérifiée, relayée et amplifiée en quelques minutes sur les réseaux sociaux, a suffi à embraser des quartiers entiers avant que la moindre vérification n'ait pu être faite. La vitesse de l'émotion collective avait, une fois de plus, devancé la lenteur nécessaire à l'établissement des faits. Le sociologue Gérard Bronner a montré comment notre cerveau, sollicité en permanence, cède plus volontiers au sensationnel qu'au factuel longuement et consciencieusement vérifié.

Résister à cet emballement commencerait donc par un geste presque désuet : ralentir volontairement. Relire une information avant de la partager, remonter à la source primaire, accepter de suspendre son jugement le temps de vérifier, constituerait déjà un grand progrès. Pour nous y aider, Descartes, dans son exigence de doute méthodique, nous a légué un outil toujours valide : ne tenir pour vrai que ce qui a résisté à l'examen. Nous pourrions ainsi à l'échelle d'un foyer familial, d'une classe d'école, d'une rédaction de presse, instaurer une règle simple : ne jamais relayer ce qu'on n'a pas soi-même vérifié en recourant à deux sources indépendantes. Ce n'est pas de l'ordre du grand soir, c'est de l'ordre de l'hygiène quotidienne. Et ce sont bien les petits gestes d'hygiènes quotidiennes qui, à la longue, façonnent des civilisations.

Clarifier

La désinformation d'aujourd'hui ne ressemble plus à la propagande d'hier. Elle ne cherche pas seulement à faire avaler un mensonge. Elle cherche à rendre indiscernable la frontière entre le vrai et le faux, jusqu'à l'épuisement du désir même de savoir. George Orwell l'avait pressenti dans 1984 quand il affirmait que la pensée elle-même perd ses repères lorsque le langage se corrompt. On en a eu une illustration presque caricaturale à l'automne 2024, lorsque des dizaines d'étoiles de David ont été pochées sur des façades d'immeubles parisiens : l'émoi fut immédiat, chacun y voyant la marque d'un déchaînement antisémite spontané, avant que les services de renseignement ne révèlent qu'il s'agissait d'une opération de manipulation orchestrée depuis l'étranger.

L'idée derrière cette opération était précisément d'attiser les tensions communautaires et brouiller la frontière entre une indignation légitime et une manipulation pure et simple. Signe que la désinformation et la haine se nourrissent désormais l'une de l'autre avec une redoutable efficacité, jusque dans le choix même de leurs symboles.

Face à ce phénomène, la résistance passe par une exigence de clarté dans l'usage des mots en refusant les euphémismes qui masquent la violence, en nommant les choses avec précision, en ne laissant pas les nombreux éditorialistes de la confusion imposer leur vocabulaire, et en se préparant à la perspective de tentatives de déstabilisation généralisée. Elle passe aussi par la diversification volontaire de nos sources d'information : lire ce qui contredit nos propres intuitions, écouter ce qui ébranle nos croyances, s'abonner à des médias dont on ne partage pas la ligne, croiser les regards avec des humains d'autres bords. Des humains de chair et d'os. Car comme nous en avertissent les parrains démissionnaires de l'IA, comme le précurseur Geoffrey Hilton (ex Google) et le plus jeune Jacob Coxon (Anthropic), l'intelligence artificielle générative « joue avec nos vies » en multipliant les contenus synthétiques, en fonçant aveuglément vers une super intelligence dangereuse car inhumaine. L'impératif de clarifier « manuellement » n'en devient que plus urgent afin de vérifier non seulement les faits mais l'existence même de leurs sources et nous approcher au mieux de la vérité. Le petit résistant du numérique serait donc d'abord et avant tout un lecteur exigeant, conscient qu'une image peut mentir aussi bien qu'une phrase.

Il y a une forme d'appauvrissement plus pernicieuse encore : celle qu'engendre la réduction progressive du débat culturel à des slogans tirés comme des rafales d'armes automatiques et non pas à un échange authentique ayant vocation à nous transformer. Cette capacité à échanger se perd quand la culture devient un flux incessant qu'on consomme sans jamais prendre le temps de s'y arrêter. La campagne présidentielle en donne déjà une bonne illustration.

Résister à la désertification intellectuelle serait donc réhabiliter le temps long du débat la lecture longue, la conversation qui prend son temps, la transmission entre les générations. Hannah Arendt rappelait que penser suppose de s'arrêter, se retourner sur ce qu'on vient de vivre, un exercice devenu presque subversif dans un monde qui carbure à l'instantané. Concrètement : rouvrir les bibliothèques familiales, remettre des livres entre les mains des adolescents, organiser dans son entreprise, son lieu de culte, son association, des cercles de lecture et d'étude qui ne soient pas des alibis mais de véritables lieux d'exigence. Par cette pratique, la culture retrouverait ainsi sa force d'enrichissement et sa capacité à nous protéger de la déraison.

Défendre

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, n'ont qu'une vague idée de ce qu'ils défendent.

On le voit dans l'étrange convergence des luttes des LGBTQ et de la Palestine même si celle-ci commence à se fissurer à en juger par les agressions d'homosexuels par des musulmans qui se multiplient en Europe et aux Etats-Unis.

Les premiers se voient violenter sans en comprendre la raison par les seconds qu'ils soutiennent pourtant avec une incrédulité confondante qui frise la bêtise. Demander à des lycéens, à des étudiants, des fonctionnaires, des start-uper's ou des agents immobilier, quelles idées ils défendent, révélerait sans doute la même incrédulité et le même abîme d'ignorance.

C'est sur ce terreau que prospèrent les extrêmes et c'est à l'intérieur de ce vide idéologique que prospèrent des certitudes simples qui conviennent à des esprits fatigués de la complexité. On l'a mesuré en Allemagne, début 2024, lorsque la presse a révélé la tenue, près de Potsdam, d'une réunion où des cadres de l'AfD et des identitaires avaient discuté d'un plan de « remigration » visant jusqu'à des citoyens allemands d'origine étrangère : la déraison, cette fois, ne se cachait plus dans l'anonymat des réseaux mais s'affichait, feutrée, dans les salons d'une conférence. Ce qui suivit mérite pourtant d'être retenu comme un antidote : des millions d'Allemands, dans des dizaines de villes, sont descendus dans la rue pendant plusieurs semaines pour dire que cette idéologie ne parlerait pas en leur nom, preuve que la déshérence n'est jamais totale tant qu'il se trouve des citoyens pour lui opposer, physiquement, leur nombre.

Raymond Aron avait théorisé la posture du spectateur engagé, cette capacité à observer le monde avec lucidité, à l'étudier en profondeur et sans jamais renoncer à s'y impliquer. Là est peut-être la meilleure boussole pour notre temps : refuser à la fois le cynisme du spectateur pur et l'aveuglement du militant ignorant qui ne doute jamais. Alexis de Tocqueville, déjà, mettait en garde contre ce qu'il appelait le despotisme doux, cette tentation, pour des citoyens lassés de leur liberté, de se laisser mener par une autorité qui pense à leur place. Résister à la déshérence idéologique suppose de retravailler ses propres convictions, de les confronter, de ne jamais les figer en dogme. C'est un travail patient, presque artisanal, qui se fait dans le débat contradictoire plutôt que dans l'entre-soi rassurant des réseaux sociaux.

Tisser

Il faut le dire sans détour : la résurgence de l'antisémitisme n'est pas un phénomène isolé parmi d'autres.

Elle est, historiquement, l'indicateur avancé d'une société qui se déstabilise.

Les mineurs de charbon avaient coutume, autrefois, de descendre au fond des galeries avec une cage et un canari : l'oiseau, beaucoup plus sensible que l'homme au moindre gaz toxique, s'effondrait le premier, et sa mort donnait le signal de l'évacuation avant que le poison n'atteigne les mineurs eux-mêmes.

C'est cette image que plusieurs voix, dont celle de l'ancien ministre canadien de la Justice Irwin Cotler, ont reprise pour décrire la place des juifs dans le corps social : le canari dans la mine, ce serait eux, soit le premier signal d'alarme d'un mal qui, livré à lui-même, finit toujours par se répandre bien au-delà d'eux-mêmes. L'histoire, hélas, ne cesse de le confirmer : la haine qui commence par les juifs ne s'arrête jamais aux juifs, elle gagne ensuite le corps social tout entier, comme un gaz qui se répand une fois la première victime tombée. Là où les juifs redeviennent une cible, c'est tout l'édifice républicain qui vacille car ils sont, comme l'analysait Léon Poliakov, la figure sur laquelle se projettent les angoisses collectives lorsqu'une société ne sait plus se raconter elle-même sereinement. Victor Klemperer, dans son journal tenu sous le nazisme, avait montré combien la langue elle-même se corrompt avant même que les persécutions ne s'organisent : les mots qui précèdent les actes. Quant à Primo Levi, il nous a légué en héritage funeste une injonction devenue intemporelle et dont nous commençons à ressentir les effets : ce qui est arrivé peut, hélas, se produire à nouveau. La Shoah ne constitue plus un rempart protecteur contre la récurrence. Résister à cette déstabilisation bis repetita, ce n'est pas seulement condamner les actes antisémites lorsqu'ils surviennent mais refuser leur banalisation en amont, dans les blagues qui ne prêtent pas à rire, dans les silences complaisants, dans les comparaisons hasardeuses qui finissent toujours par relativiser l'irréparable. C'est encore envoyer dans les roses une politicienne simplette qui ose réclamer aux juifs de se désolidariser du gouvernement d'un pays étranger pour ne pas susciter d'antisémitisme.

C'est aussi, très concrètement, tisser des solidarités :

ne pas laisser une communauté seule face à la menace, rappeler que la défense des juifs de France est indissociable de la défense de la République elle-même. On avait pu le mesurer, en novembre 2023, quand plusieurs centaines de milliers de personnes, de toutes appartenances et de tous horizons politiques, avaient marché ensemble dans les rues de Paris et de nombreuses villes de France contre l'antisémitisme : la preuve qu'un pays, même divisé, peut encore se retrouver debout, un instant, sur l'essentiel. Beaucoup de travail en perspective.

Ce que peut le petit résistant

On mesure, à énumérer ces maux, combien la tâche est écrasante.

Mais la résistance n'a jamais été affaire de grands soirs ; elle est affaire de gestes grands et petits, répétés, obstinés, presque têtus. Voter, bien sûr, en connaissance de cause plutôt que par réflexe ou par colère.

Faire barrage non pas à un slogan mais au danger le plus immédiat ...

Il sera toujours temps ensuite de se mesurer avec le danger suivant.

Aussi, lire un livre avec de vraies pages plutôt que le survoler sur un écran, vérifier une information deux fois avant de la partager, tendre la main à un voisin isolé, transmettre à ses enfants le goût du doute méthodique et celui de la mémoire.

Certes, aucun de ces gestes, pris isolément, ne renversera la vague. Mis bout à bout, répétés par des milliers de petits résistants anonymes, ils composent ce qui a toujours sauvé les sociétés démocratiques aux heures de tempête : un tissu de citoyens qui refusent, chacun à son échelle, de laisser le pire s'installer comme une évidence. C'est peu, diront certains. C'est déjà énorme, répondront ceux qui ont vu, dans l'Histoire, comment les grandes dérives ont toujours commencé par l'indifférence des petits gestes qu'on n'a pas su faire à temps.

Encore faut-il préciser ce que ces gestes recouvrent. La résistance intérieure, si elle ne s'incarne pas, reste un vœu pieux. Il y a d'abord une discipline du corps social le plus proche : reprendre l'habitude de la table commune, du dîner où l'on parle vraiment plutôt que du repas expédié devant un écran, du courrier manuscrit à un parent isolé, de la visite qui ne demande rien qu'une présence. Au 16^e siècle déjà, La Boétie avait compris que la tyrannie ne tient debout que par le consentement de millions de petites servitudes volontaires. Refuser cette servitude n'est pas un acte spectaculaire mais un non répété, prononcé dans les cercles non virtuels où l'on est écouté. C'est aussi, très concrètement, s'engager dans un corps intermédiaire, car c'est par ces corps-là que les citoyens conservent la capacité d'agir ensemble sans attendre que l'État agisse à leur place.

Il y a ensuite une discipline du jugement, qui touche à la morale autant qu'à la méthode. Simone Weil parlait de l'attention comme de la forme la plus rare et la plus pure de la générosité : accorder à l'autre, à l'événement, au texte, une attention pleine et désintéressée, sans se précipiter vers la conclusion qui sied à nos convictions. C'est un exercice moral avant d'être un exercice intellectuel : il suppose de résister à la paresse qui consiste à trancher vite pour ne plus avoir à réfléchir. Le petit résistant s'impose donc une règle simple mais exigeante qui est de ne jamais juger un groupe entier sur les actes de quelques-uns, ne jamais se laisser aller à la généralisation qui simplifie et qui blesse, se demander systématiquement ce que l'on ne sait pas avant d'affirmer ce que l'on croit savoir. Cette discipline vaut pour le débat politique comme pour le rapport à l'autre en général, y compris à celui dont on ne partage pas nécessairement les opinions : la démocratie ne peut survivre que si l'adversaire reste un interlocuteur et ne devient jamais un ennemi à anéantir. Un principe qui, ces derniers temps, semble beaucoup trop flou.

Il y a, enfin, une dimension proprement éthique, qui touche à la relation à autrui et qui prend un relief particulier dans le contexte actuel de clivages au sein de la société et de résurgence de la haine.

Dans *Totalité et Infini*, Emmanuel Levinas avait fait du visage d'autrui le lieu même où naît la responsabilité morale, ce visage qui, avant tout discours, nous ordonne de ne pas tuer, de ne pas nuire, de répondre de l'autre et même d'être responsable de la responsabilité de l'autre.

Traduit dans le quotidien, cela signifie que le petit résistant ne détourne pas son regard quand une insulte antisémite, raciste ou xénophobe se profère devant lui dans un cortège de manifestants. Il ne laisse pas le silence valoir accord sur un plateau de télévision. Il cultive, envers ceux qui doutent ou qui se laissent séduire par les extrêmes par désespoir plus que par conviction, une patience qui n'est pas complaisance. Henri Bergson, dans ses derniers écrits, opposait la morale close, repliée sur le groupe et la peur de l'étranger, à la morale ouverte, qui étend le cercle de la fraternité à l'humanité tout entière. C'est peut-être là que se loge la tâche la plus difficile du petit résistant : refuser que la légitime défense d'une communauté menacée se referme en tribalisme, et continuer, contre la tentation du repli général, à parier sur l'élargissement plutôt que sur l'enfermement.

Reste la question du courage, qui n'est ni l'héroïsme ni la témérité, mais quelque chose de plus modeste et de plus quotidien : la capacité à dire ce que l'on pense, au bon moment, au bon endroit, même quand cela se paie par un peu de confort social. Ce courage-là s'exerce à l'échelle d'une réunion de travail où l'on rectifie un propos douteux, d'un groupe familial où l'on refuse de laisser passer une plaisanterie qui n'en est pas une, d'un réseau social où l'on choisit de répondre plutôt que de se taire en baissant les bras. Il s'exerce également dans l'isolement, où le vote, loin d'être un geste automatique, redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un acte réfléchi, pesé, assumé, la traduction concrète, une fois tous les cinq ans, de tout le travail intérieur mené le reste du temps.

Aucun de ces gestes pris isolément, n'est héroïque.

Additionnés, transmis, répétés d'une génération à l'autre, ils sont ce qui a toujours permis aux sociétés de traverser leurs nuits les plus obscures sans s'y perdre tout à fait.

Patrick ANIDJAR

